Fatigue par temps de révolution

Claude Millet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1468>

DOI : 10.4000/elh.1468

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2018

Pagination : 147-157

ISBN : 978-2-271-12431-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Claude Millet, « Fatigue par temps de révolution », *Écrire l'histoire* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1468> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1468>

Fatigue par temps de révolution

« Voir la Convention, à quelque époque de son règne que ce fût, c'était revoir le jugement du dernier Capet ; [...] les spectateurs se racontaient les uns aux autres la démission de Kersaint, la démission de Roland, Duchâtel le député des Deux-Sèvres, qui se fit apporter malade sur son lit, et, mourant, vota la vie, ce qui fit rire Marat ; et l'on cherchait des yeux le représentant, oublié par l'histoire aujourd'hui, qui, après cette séance de trente-sept heures, tombé de lassitude et de sommeil sur son banc, et réveillé par l'huissier quand ce fut son tour de voter, entr'ouvrit les yeux, dit : *la mort !* et se rendormit. »

Victor Hugo, *Quatrevingt-Treize*, II, III, 1, 7.

L'homme « léthargisé¹ »

Le crayon de Jean-Louis Prieur (un proche des sans-culottes) a fixé l'image d'une arrestation particulièrement violente [ill. 1], dans laquelle Philippe de Carbonnières² propose de voir ce qui se joua dans la nuit du 9 au 10 thermidor an III à l'Hôtel de Ville. Deux hommes – Augustin Robespierre et Le Bas ? – gisent à terre tandis que d'autres se raidissent contre ceux qui veulent les emmener ; au centre du dessin, à une table, un homme (que Carbonnières identifie à Maximilien Robespierre³) a posé sa tête sur ses bras croisés, et *dort* – à moins qu'il n'ait trouvé refuge

dans l'apathie. Michel Biard, dans *La Liberté ou la Mort*⁴, rend à l'anonymat cette figure et opte pour la première de ces deux hypothèses, la moins vraisemblable sans doute (la scène décrite doit en toute logique faire un bruit à réveiller un mort), mais peut-être aussi la plus suggestive parce qu'elle décuple la force énigmatique d'une image qui introduit comme un différentiel à l'intérieur de l'énergie révolutionnaire, entre tension, exténuation et sommeil. De ce qu'il faut (ou faudrait) de fatigue pour dormir en un tel moment, Michel Biard ne dit rien, comme si avec sa contingence

trop corporelle, son insignifiance toute prosaïque, cette fatigue n'avait pas sa place dans un « tableau historique » de la Révolution française. Et, de fait, les représentations tant historiennes qu'artistiques ont tendance à éjecter la fatigue de ces temps d'accélération athlétique de l'histoire que sont les révolutions. Nuits debout, montée d'adrénaline, grands battements des cœurs libérés, émotions qui bouleversent, *régénération* et surrection à jamais des corps de ceux qui firent devant le peintre David le serment du

Jeu de paume⁵, ou de ces ouvriers révolutionnaires que la statuaire soviétique taillera plus tard dans la pierre – les révolutions sont de grandes libératrices d'énergie virile. Elles sont, dit Marx, les locomotives qui emportent à toute vapeur le train de l'histoire. Elles sont, corrige Che Guevara, comme des bicyclettes : elles peuvent aller très vite, mais sitôt qu'elles ralentissent, elles tombent. *Et tant pis pour les gens fatigués*⁶. La fatigue serait-elle contre-révolutionnaire ? Elle semble en tout cas hors récit, hors cadre.

Illustration 1 : Jean-Louis Prieur, *Nuit du 9 au 10 Thermidor* (détail), reproduit p. 195 du livre de Carbonnières, Musée Carnavalet. Inventaire D.07769.

Aussi les commentateurs du dessin de Prieur rechargent-ils en énergie – et en signification poétique – le *sommeil* de l'homme assis en son centre, lui surimposant (par anticipation) le souvenir des *Caprices* de Goya⁷ qui envahiraient ses rêves : est-ce « le sommeil qui enfante des cauchemars, ou le cauchemar qui devient réalité en cette nuit de l'été 1794 ? » s'interroge Michel Biard. À l'idée selon laquelle cet homme-là dort s'ajoute ainsi

une autre hypothèse d'interprétation, qui fait de son sommeil un sommeil tourmenté. À dire vrai, rien dans la posture de cet homme assis bras croisés ne suggère une activité onirique aussi mouvementée, mais telle est, il semble, l'efficacité de cette hypothèse qu'elle permet de réduire l'effet de discordance introduit dans le dessin par ce *dormeur*, afin de restaurer en lui la continuité d'une subjectivation, fût-elle inconsciente, et à travers lui le

continuum d'une tension révolutionnaire partagée.

Mais on peut aussi penser que l'homme assis au centre ne dort pas, ne rêve pas, ne fait rien – qu'en son accablement, il

n'en peut plus : symbole de la léthargie du peuple et figure concrète de l'homme fatigué, il transforme la scène en une *allégorie réelle* du premier acte de la réaction thermidorienne.

À la fin, ils n'en peuvent plus

L'homme *léthargisé* de Prieur pourrait ainsi figurer comment les révolutions finissent : par usure. Usure des forces de l'âme et du corps conjointes, usure de cette énergie révolutionnaire analysée ici-même (p. 139-145) par Déborah Cohen, de cette mise sous tension continue, qu'on voudrait sans stase ni fin, de la subjectivation du devenir ; épuisement jusqu'à la coupure de ce courant intense qui électrise en chacun la *vertu*, cette force virile entièrement tournée vers le bien civique, au point de rencontre de l'idée d'énergie au tournant des Lumières⁸ et de la morale révolutionnaire. Héritière de cet idéal de vertu et de vie intense, une accusation plus ou moins sourde pèsera toujours par la suite sur *les gens fatigués*. Les restaurations, dit ainsi Hugo dans *Les Misérables*, sont de singulières époques où

on n'a qu'une soif, [...] rester tranquille. Les grands événements, les grands hasards, les grandes aventures, les grands hommes, Dieu merci, on en a assez vu, on en a par-dessus la tête. [...] On a marché depuis le point du jour, on est au soir d'une longue et rude journée ; on a fait le premier relais avec Mirabeau, le second avec Robespierre, le troisième avec Bonaparte, on est éreinté. Chacun demande un lit.⁹

Parmi les écrivains et historiens du XIX^e siècle, Quinet seul à ma connaissance

ne fait pas de la fatigue un symptôme de la fin de la Révolution, mais, avec la bêtise, l'une des principales causes de ses ratages, de ses dérapages récurrents. Pour Taine, elle n'est qu'un trait parmi d'autres de la pathologie révolutionnaire. Pour les autres que j'ai pu consulter, de la fatigue par temps de révolution il y aurait peu à dire, soit que la fatigue, qui n'aspirerait qu'à l'affaissement dans la médiocrité morale, en marquerait précisément la fin, soit que le déchaînement de la violence dont seraient faites les révolutions ne pourrait s'accorder de repos. La Terreur du moins le fait penser, la Terreur vue, vécue, hallucinée comme une répétition machinique, *usante*, de la mise à mort, par auto-alimentation affolée d'une énergie criminelle qui ne peut baisser qu'au risque de se retourner contre les assassins. Cette histoire-là, c'est l'histoire de la « tyrannie de Robespierre » et de ses « complices » que raconte en 1796 Germaine de Staël, à l'acmé de son exposé des passions et de leur influence sur les malheurs des individus et des nations, lorsqu'elle se saisit de la plus énergique d'entre elles : l'amour du crime. Passion sans borne dans la mesure où, lorsqu'elle a « entraîné l'homme à un certain terme de scélératesse, l'effet devient la cause, et le crime, qui n'était d'abord que le moyen, devient le but¹⁰ ». Quinet dans sa « Théorie de la terreur »

évoque un dérapage comparable à propos de la fatigue de Danton :

Danton aussi était fatigué ; il ne voyait pas de résultats. Quelle fatigue mortelle, en effet, de n'apercevoir aucun dénouement dans cette voie impossible ! L'esprit ne pouvait se reposer sur aucune conquête assurée. Ces hommes avaient le sentiment qu'ils n'établissaient rien de durable ; ils ne trouvaient aucun sol pour s'y asseoir et respirer un moment ; les plus forts se consumaient dans un travail stérile : voilà la cause de la lassitude de Danton. Lui aussi sent que la hache approche.¹¹

Alors le sang appelle le sang, dans un mouvement qui ne peut s'alentir, comme celui de la bicyclette du Che, qu'au risque de la chute, de la fin tragique que saisit Prieur dans son dessin.

De la fatigue constante, du lit trempé de la sueur des fièvres de Robespierre, Peter McPhee a su faire l'histoire, en particulier à travers l'étude de sa correspondance, mais dans la brièveté d'un article biographique non raccordé au récit général de la Révolution¹². Et comment faire ce raccordement sans tomber dans l'anecdote, dans la petite histoire ? Michelet s'excuse presque lorsqu'il raconte Danton « déjà bien las de la Révolution », Danton déjà exténué en juin 1793, et n'aspirant qu'au repos dans les bras de sa nouvelle épouse : « Nous nous arrêterions moins ici, si c'était une chose individuelle ; mais malheureusement alors, c'est le cas d'un grand nombre d'hommes¹³. » C'est ici que commence chez Michelet la fin de la belle Révolution, avec ce début de la fin d'un Danton qui aura été « l'énergie sublime, la vie de la Révolution, le cœur de la République¹⁴ », et qui s'use, avant même que la guillotine ne *se blase*¹⁵, dans un récit

de la Terreur strié par le récit de fatigues fatidiques – de Danton, de Robespierre, de Condorcet, de Danton à nouveau – qui sont, dans leurs effets, autant de portes fermées à la possibilité d'une sortie de la Terreur. Rien de plus pathétique dans *l'Histoire de la Révolution française* que le récit de la fin de Condorcet. Michelet y raconte d'abord comment ce dernier écrit le *Tableau historique des progrès de l'esprit*, fait œuvre d'histoire et de science, c'est-à-dire de « lutte contre la mort¹⁶ » ; comment, le livre achevé, parce que le livre est achevé, que la *douille est vidée*¹⁷ et qu'il en a assez de vivre en reclus, il s'échappe ; comment ce « proscrit fatigué, à mine hâve, à barbe sale, dans son triste déguisement », erre à travers la banlieue sud, jusqu'à Fontenay-aux-Roses, à neuf kilomètres de Paris, lui qui n'avait plus marché depuis si longtemps ; comment ses amis les Suard refusent de lui donner refuge ; comment enfin il se laisse prendre, et tuer, ou se tue dans la prison de Bourg-Égalité ci-devant Bourg-la-Reine, à la limite peu importe puisqu'il est déjà mort de fatigue, comme mourra de fatigue, de lassitude de la Révolution, Danton¹⁸.

De cette fatigue-là, Anouilh, voulant accabler la Convention, fera beaucoup plus tard matière à un bref échange comique entre la tête de Danton et celle de Saint-Just, au dîner masqué où est invité le *Pauvre Bitos*¹⁹. Büchner en avait fait tout un drame, le drame avec *La Mort de Danton* de la fin d'une Révolution qui manque à sa mission émancipatrice. La fatigue de Danton, c'est dès le début de la pièce déjà sa fin, déjà sa *Mort*. Mais Büchner est docteur en médecine²⁰, et plus encore que Michelet s'intéresse à l'histoire des corps, à leur inscription dans l'histoire des événements politiques, aux frottements des temps historique et biologique. Car si

une heure, dit Danton dans une des premières scènes de la pièce que Büchner lui consacre, fait bien soixante minutes aux horloges mécaniques, la chose est moins assurée, le décompte moins régulier à l'horloge des corps. Et ce n'est pas pour Büchner la fadeur d'un sang sans cesse répandu, mais « c'est le temps qui nous perd » en nous lassant, quand il faudrait encore pour se sauver et sauver avec soi la Révolution reprendre les gestes automatiques de l'habitude, ne serait-ce que pour s'habiller :

C'est bien fastidieux d'enfiler d'abord sa chemise, puis sa culotte, et le soir de se traîner au lit et le matin de se traîner hors du lit, et de mettre un pied devant l'autre. Il n'y a guère d'espoir que cela change jamais. Il est fort triste que des millions de gens aient fait ainsi et d'autres millions le fassent encore après nous, et que, par-dessus le marché nous soyons constitués de deux moitiés qui font toutes deux la même chose, de sorte que tout se produit deux fois. Oui, c'est bien triste.²¹

C'est bien triste et autant mourir, lâcher prise, céder à la mort, si le temps

automatique de la répétition a désormais envahi le temps éruptif de la révolution. La fatigue de Danton n'est, pour le docteur Büchner, ni une contingence anecdotique ni un manque condamnable de vertu. Elle fait partie de la réalité physiologique, soit le matériau même de l'histoire. Plus que l'énergie, toujours susceptible d'*idéalisation*, la fatigue permet au dramaturge allemand d'ouvrir la voie d'une histoire naturaliste de la Révolution : une histoire qui traverse les corps et, les traversant, les épuise. Et, comme « tout se produit deux fois », à la fatigue tragique de Danton répond dans la scène de son procès le sommeil grotesque d'un de ses gardes, sans qu'il en résulte un jugement, mais seulement une complication de la pitié du spectateur. Wajda plus tard dans son *Danton* atténuera ces grincements, en faisant céder au sommeil lors de ce procès un de ceux qui forment au fond de l'image le groupe des accusés, conservant par contraste, et au premier plan, dans la solitude du héros, l'image massive, puissante, virile, du corps de Danton/Depardieu *luttant contre* la fatigue [ill. 2].

Illustration 2 : Andrzej Wajda, *Danton* (1982), 01 : 35 : 56.

Les fatigues de la Révolution²²

Pour sortir la fatigue de la tragédie des ratages de la Révolution, la débarrasser du poids de la condamnation morale qui pèse encore sur elle, quoique de manière moins explicite sans doute qu'au XIX^e siècle, il faudrait revenir aux témoignages donnés par les correspondances et les mémoires du menu fretin révolutionnaire, de ces hommes ordinaires comme l'obscur député de Bar-le-Duc Adrien Duquesnoy, dont Guillaume Mazeau a récemment publié le journal²³ : un récit au jour le jour de l'engagement malgré lui d'un notable banal, qui fait

de l'alternance de l'ardeur et de la lassitude une donnée concrète du *travail* d'un révolutionnaire. Une exploration du lexique des *Archives parlementaires* permet déjà de mesurer l'essor impressionnant des mots *fatigue* [tableau 1], *lassitude* [tableau 2] et *léthargie* [tableau 3] ainsi que de leurs champs lexicaux (*fatiguer*, *las*, *léthargiser*, etc.) entre 1789 et 1793, et leur chute brutale en 1794, chute qui contraste avec la topique ultérieure de l'emballement usant de la Terreur et de la fatigue thermidorienne²⁴.

Tableau 1 : Recherche indexée : *fatigue* dans les *Archives parlementaires*, <<https://frda.stanford.edu/fr/ap>>.

Tableau 2 : Recherche indexée : *lassitude* dans les *Archives parlementaires*, <<https://frda.stanford.edu/fr/ap>>.

Tableau 3 : Recherche indexée : *léthargie* dans les *Archives parlementaires*, <<https://frda.stanford.edu/fr/ap>>.

Quoi qu'il en soit, jusqu'en 1793 *fatigue*, *lassitude* et *léthargie* suivent à *peu près* la même courbe dans le vocabulaire

des parlementaires, les deux premiers termes pouvant nommer l'exaspération aussi bien que l'exténuation, ou les deux

à la fois, ce qui suggère, à l'inverse de ce que disent les historiens et écrivains du XIX^e siècle, que la fatigue et la lassitude pourraient être comprises non seulement comme un principe d'inertie, mais comme un moteur du mouvement révolutionnaire, si, comme le dit Robespierre, « le véritable jugement d'un roi, c'est le mouvement spontané & universel d'un peuple fatigué de la tyrannie²⁵ ». Car « le peuple ne sommeille pas toujours ; il rassemble ses forces pour secouer le joug dont on le fatigue ; c'est à nous à diriger ses efforts avec sagesse, avec prudence », disait-on déjà à l'Assemblée du 1^{er} août 1789.

Fatigue, lassitude, les deux mots sont en concurrence sur ce remarquable point de bascule du ralentissement et de l'accélération, ou cette ligne de crête où léthargie et énergie se rencontrent. Seulement, quand *las*, *lasser*, *lassitude*, relèvent d'un vocabulaire plutôt moral, au sens où ils renvoient aux dynamiques psychiques, *fatigue* et ses dérivés affectent d'abord les corps, et les corps qui *travaillent*. La *fatigue*, dans le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1798, est en son sens premier un « travail pénible et capable de lasser », et ne désigne que secondaiement la « lassitude causée par le travail ». Cette lassitude-là, c'est d'abord, dans les débats parlementaires de la période révolutionnaire, celle des paysans, des soldats, des matelots harassés « de fatigues et d'ennuis²⁶ », de tous ceux qui ont la vie dure au jour le jour, ces hommes précisément qu'on dit *de fatigue* et qu'il faudrait ménager, par humanité, par volonté de vaincre l'ennemi, par souci de rentabilité. Toute une économie politique des corps se dessine à suivre les débats parlementaires de la période révolutionnaire au fil de

la *fatigue*, toute une réflexion sur leur administration dans la tourmente des événements mais aussi dans la durée promise à cette France révolutionnée à laquelle les députés entendent donner des bases pérennes, non pas seulement dans les hauteurs du politique, mais dans les profondeurs de la société. Fatigue de l'agriculture, qu'il faut économiser pour rendre ses travailleurs plus efficaces, et ainsi nourrir le peuple, par toutes sortes de mesures concrètes à prendre comme le remplacement de la faucille par la faux²⁷, ou un remembrement des « possessions champêtres », quand leur excessive division « fatigue le cultivateur, épuise les bestiaux et multiplie les procès²⁸ » ; fatigue de la guerre aussi, qui pose des problèmes très concrets à gérer pour gagner les batailles et qui, couplée avec les *périls*, les *dangers*, leur emprunte leur caractère épique ; fatigue souvent aussi héroïque des transports, qu'il faut régler pour épargner les hommes de la Révolution, et les chevaux qu'exténuent les mauvaises routes²⁹, afin d'assurer la rapidité stratégique des communications et de favoriser le commerce – jusqu'à la fatigue de l'écolier, qu'il faut réguler pour améliorer l'exploitation du temps de l'apprentissage³⁰, ou encore celle des curés, trop souvent « épuisés de travaux et de fatigues avant l'âge où la nature appelle ordinairement la caducité », et dont l'État devrait prendre en charge une retraite bien méritée³¹, etc., etc. La culture de l'énergie qui est celle des députés est aussi, logiquement, une culture de la fatigue à administrer à court et long termes, culture qui engage tout un savoir sur les corps à épargner, mais aussi à exercer afin de les rendre durables³² et utiles.

Et ce ne sont pas seulement les fatigues du peuple-plèbe qu'il faut administrer, mais celles du peuple citoyen qu'il faut prévenir. Aussi ne doit-on pas, dit Robespierre, laisser la « majorité » par « des assemblées continuelles³³ » ; il faut, dit un autre député en 1790, savoir doser l'engagement politique requis, laisser à cette « majorité » du temps libre pour qu'elle vaille à ses affaires, ne pas abuser d'un « peuple fatigué [par des] Assemblées orageuses³⁴ » ; car, dit encore un autre en 1791, « quelle fatigue pour tout un peuple d'être toujours en exercice³⁵ » ! Le danger est là : « Lorsque vous serez fatigués des troubles, le tyran paraîtra³⁶. » La fatigue est un danger politique, dont peut à chaque instant se saisir l'ennemi. Les députés la nomment alors *léthargie*, *pavots léthargiques versés sur la nation*³⁷, et rien ne menace davantage la révolution – Quinet est sans doute au XIX^e siècle celui qui a le mieux saisi, et fait sienne, cette hantise de l'exténuation du désir révolutionnaire dans le corps du peuple.

Mais la première *fatigue* à conjurer dans les discours aux Assemblées de 1789-1793, c'est peut-être celle des députés. Cela devient très vite un topos

de la *captatio benevolentiae* des orateurs que de dire ne pas vouloir *fatiguer* les députés par trop de chiffres, de rapports, de pétitions, de discussions qui n'en finissent pas – rhétorique et économie politique du *travail* parlementaire mêlées. La chose tourne parfois au vinaigre, et le comte de Clermont-Tonnerre, qu'un autre député « somme de lui déclarer s'il n'est pas las de fatiguer l'Assemblée », réplique vertement « qu'il a été trop offensé, et qu'il n'est pas permis à un individu de le sommer de déclarer s'il n'est pas las de fatiguer l'Assemblée³⁸ ». Certains disent de fait n'en plus pouvoir : ainsi de Jean-Baptiste Mailhe, pressenti pour être l'avocat de Louis XVI, et qui se défait en arguant de sa lassitude physique³⁹. *Lassitude* et *fatigue* nous font toucher le menu grain des incidents de séance – Necker qui demande un siège pour lire un mémoire et qui au bout d'une heure trente-cinq de lecture la fait achever par un secrétaire⁴⁰ ; tel député arrivant harassé d'un trajet trop long, sur de trop mauvaises routes (on peut en mourir de fatigue⁴¹) –, si bien que le temps révolutionnaire semble moins fait alors de ruptures et d'accélération que de lenteurs et de répétitions.

Ni tant pis ni tant mieux pour les gens fatigués

Introduire la fatigue dans le récit des révolutions nécessite ainsi que celles-ci ne soient pas seulement appréhendées dans la rupture qu'elles introduisent dans le cours des choses, mais dans la durée que met cette rupture à s'accomplir : cela conduit à penser les révolutions non comme événement mais comme processus – à intensité hétérogène et

discontinue. Cette prise en compte de la fatigue par temps de révolution nécessite aussi que l'action révolutionnaire, celle des principaux acteurs, du personnel politique de second rang comme des simples militants, soit analysée non seulement comme une lutte – avec toutes les belles embardées dans l'épique que cette appréhension rend possible –,

mais comme un *travail*. Enfin, et c'est sans doute là le plus difficile, intégrer la fatigue dans la Révolution appelle la suspension du jugement moral qui pèse sur elle, ce qui signifie que l'on se débarrasse de l'imaginaire herculéen légué par la Révolution française et plus encore des normes véhiculées par les écrivains et historiens d'un XIX^e siècle dans lequel Alain Corbin a pu voir le temps du « triomphe de la virilité⁴² ». Le machisme répandu parmi les étudiants de Mai 68, si patent avec le recul, ou, de manière plus encore controversée de l'intérieur, de beaucoup de militants de la Gauche révolutionnaire actuelle⁴³, a perpétué et perpétue cette imaginaire viriliste qui relègue la fatigue parmi les pavots d'une léthargie contre-révolutionnaire. À quoi s'ajoute peut-être pour aujourd'hui, du côté académique, l'intériorisation par les chercheurs des normes du corps énergétique, productif,

autant qu'un souvenir de Mai 68 dominé par le mouvement étudiant, qui nous fait associer spontanément la révolution à une infatigable jeunesse. Mais Jean-Baptiste Laboissière, régicide, a soixante-quatre ans en 1793, Charles Delescluze, communard, soixante et un en 1871 ; le Girondin Barbaroux, dans les souvenirs de Longuet, à vingt-huit ans est « gros et gras comme un homme de quarante⁴⁴ » ; dans *Les Misérables*, le vieux Mabeuf voit bien plus rouge sur les barricades de 1832 que les jeunes amis du club révolutionnaire de l'ABC.

Aussi, s'il est vrai que les temps de révolution augmentent la puissance d'action des hommes en leur donnant le désir d'être plus forts que soi, et plus forts que le donné, peut-on accorder à l'homme assis au centre du dessin de Prieur, tête posée sur ses bras croisés, la possibilité, sinon le droit, d'avoir un coup de barre.

Notes

- 1 Robert Thomas Lindet emploie le verbe *léthargiser* lors de la séance de la Convention du 23 juillet 1793. *Archives parlementaires*, t. 69, p. 347, accessible à partir de l'adresse <<https://frda.stanford.edu>>.
- 2 Philippe de CARBONNIÈRES, *Prieur, les Tableaux historiques de la Révolution. Catalogue raisonné des dessins originaux*, Paris Musées, Musée Carnavalet, 2006, p. 191-192.
- 3 *Id.*, « Le sans-culotte Prieur », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 358, 2009, p. 15.
- 4 Michel BIARD, *La Liberté ou la Mort. Mourir en député (1792-1795)*, Tallandier, 2015, p. 160-161. Michel Biard se montre pourtant dans le reste de son ouvrage plus sensible aux fatigues du métier de représentant.
- 5 Antoine de Baecque, parlant du motif de la *régénération* dans les représentations révolutionnaires, souligne que dans le tableau de

David deux figures sont exclues de la tension énergétique des corps : celle de Martin-Dauch, le seul à ne pas avoir prêté serment, et celle de l'homme que dans ses brouillons le peintre nomme « l'aristocrate ». Antoine de BAECQUE, *Le Corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Calmann-Lévy, 1993, p. 245.

- 6 Je plagie ici le titre des entretiens de Jacques Rancière, *Et tant pis pour les gens fatigués* (Éd. Amsterdam, 2009), titre qui certes fonctionne en l'occurrence de manière métaphorique, en n'engageant que la seule question de la lecture du volume qu'il intitule, mais qui me semble symptomatique de la perdurance d'une perspective normative sur la fatigue.
- 7 Et plus précisément d'*El sueño de la razón produce monstruos* (1799). Voir Philippe de CARBONNIÈRES, *op. cit.*, p. 197.
- 8 Michel DELON, *L'Idee d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, PUF, 1988.

- 9 Victor HUGO, *Les Misérables*, IV, I, 1, édit. Guy Rosa, dans *Œuvres complètes. Roman II*, R. Laffont (Bouquins), 1985, p. 651.
- 10 Germaine de STAËL, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, ebook édité par Les Bourlapapey, Bibliothèque numérique romande, <<https://ebooks-bnr.com/>>, p. 106, 113.
- 11 Edgar QUINET, *La Révolution*, Belin, 1987, XVII : « Théorie de la terreur », p. 539.
- 12 Peter MCPHEE, « “Mes forces et ma santé ne peuvent suffire”. Crises politiques, crises médicales dans la vie de Maximilien Robespierre, 1790-1794 », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 371, 2013, p. 137-152.
- 13 Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, R. Laffont (Bouquins), 1979, XI, 4, p. 479.
- 14 *Ibid.*, XVII, 7, p. 754.
- 15 *Ibid.*, p. 760.
- 16 *Ibid.*, p. 762.
- 17 « Leur but atteint », dit des grands hommes Hegel dans la traduction de Kostas Papaioannou de *La Raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*, « ils sont tombés comme des douilles vides » ; U.G.E 10/18, p. 24.
- 18 Sur le probable suicide de Condorcet, voir la mise au point de Michel BIARD, *op. cit.*, p. 136-137.
- 19 Jean ANOUILH, *Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes*, dans *Pièces grinçantes*, La Table ronde, 1956, p. 451 :
DANTON – Oui, Saint-Just, je vieillis. Le sang commence doucement à m'écœurer. Et d'autres choses, de toutes petites choses de tous les jours, se mettent à prendre de l'importance pour moi.
SAINT-JUST – On peut savoir quelles choses ?
DANTON – Les métiers, les enfants, les douces de l'amitié et de l'amour. Ce qu'avaient toujours fait les hommes jusqu'ici.
SAINT-JUST – En somme, un programme parfaitement contre-révolutionnaire.
- 20 Sur l'intrication du travail médical et littéraire de Büchner, voir Laurence DAHAN-GAIDA, « Poétique et épistémologie du vivant dans l'œuvre scientifique et théâtrale de Georg Büchner », *Épistémocritique*, revue en ligne, vol. 13, Laurence DAHAN-GAIDA (dir.), *Littérature et savoir du vivant*, 2014, <<http://epistemocritique.org/poetique-et-epistemologie-du-vivant-dans-loeuvre-scientifique-et-theatrale-de-georg-buchner/>>, mise en ligne 27 avr. 2014, cons. 28 mai 2018.
- 21 Georg BÜCHNER, *La Mort de Danton*, texte français d'Arthur Adamov, dans *Théâtre complet*, L'Arche, 1953, II, 1, p. 42.
- 22 C'est Gossuin qui utilise cette expression le 5 février 1792. Sauf avis contraire, toutes les références aux discours des parlementaires renvoient aux *Archives parlementaires*, accessibles à partir de l'adresse <<https://frda.stanford.edu>>.
- 23 Adrien DUQUESNOY, *Un révolutionnaire malgré lui. Journal (mai-octobre 1789)*, édit. Guillaume Mazeau, Mercure de France (Le temps retrouvé), 2016.
- 24 Sur l'ambiguïté de la notion de Terreur et son identification à la séquence 1793-1794, voir Michel BIARD, *Terreur et Révolution française*, UPPR, 2016.
- 25 *Société des amis de la liberté et de l'égalité. Second discours de Maximilien Robespierre, sur le jugement de Louis Capet ; prononcé à la Convention nationale, le 28 décembre, l'an premier de la République*, Paris, 1793 [en ligne sur Gallica], p. 2.
- 26 Séance du 21 août 1793 ; t. 72, p. 524.
- 27 Séance du 9 août 1793 ; t. 70, p. 591-592.
- 28 États généraux, bailliage de Toul ; t. 6, p. 13.
- 29 Séance du 17 février 1793 ; t. 59, p. 13.
- 30 Séance du 20 décembre 1792 ; t. 55, p. 187-188.
- 31 États généraux, bailliage de Rouen ; t. 5, p. 591.
- 32 États généraux, bailliage de Château-Thierry ; t. 1, p. 665.
- 33 *Second Discours de Robespierre...*, *op. cit.*, p. 21.
- 34 Séance du 7 mai 1790 ; t. 15, p. 420.
- 35 Séance du 27 juillet 1791 ; t. 28, p. 710.
- 36 Séance du 2 décembre 1792 ; t. 54, p. 27.

37 Séance du 25 mai 1792 ; t. 44, p. 104.

38 Séance du 9 septembre 1789 ; t. 8, p. 605.

39 Séance du 13 décembre 1792 ; t. 55, p. 37.

40 Séance du 14 novembre 1789, t. 10, p. 56.

41 Michel Biard (*La Liberté ou la Mort...*, *op. cit.*, p. 197-198) mentionne parmi d'autres le conventionnel Michaud, qui passa vingt-trois mois en mission et mourut à vingt-neuf ans d'épuisement.

42 Alain CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité*, II. *Le Triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Seuil, 2011.

43 Voir pour exemple ici même la lecture proposée p. 207-209 par Michèle ZACCHARINI-FOURNEL

du livre d'Antoine IDIER, *Les Vies de Guy Hocquenghem. Politique, sexualité, culture*, et écouter les témoignages de militantes rassemblés par Séverine LIATARD dans « Les filles de Mai se rebellent », France-Culture, *La Fabrique de l'histoire*, 1^{re} diffusion : 13 mai 2008. Voir aussi le texte collectif écrit à la suite d'une réunion non mixte au sein du milieu autonome lycéen et étudiant parisien, et présenté en AG mixte en 2017 : <<https://paris-luttes.info/pour-une-autonomie-feministe-appel-9059>>.

44 Jean-Baptiste LOUVET, *Mémoires. Quelques notices pour l'histoire et le récit de mes périls depuis le 31 mai 1793*, préface de Michel Vovelle, Desjonquères, 1988, p. II ; cité par Anne DE MATHAN, « Des pierres pour Saturne. Une relecture des Mémoires des Girondins », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 373, 2013, p. 184.